

Un être à l'âme d'une cruauté indicible commence à frapper à l'orée de l'hiver.

Il émerge des ténèbres et épouvante les esprits les plus retors. Il surgit du néant, redoutable, massacrant plusieurs transsexuels se prostituant à la nuit tombée dans les allées sinueuses et reculées du Bois de Boulogne. Cet être est l'âme des nuits des pires cauchemars.

Pour le commissaire Serge Liebovitch et le capitaine Antoine Lemeur qui en ont pourtant vu d'autres, cette enquête pleine de rebondissements ne leur laissera aucun répit jusqu'au dénouement complètement inattendu.

Dans ce thriller angoissant, Pierre-Olivier Lacroix, auteur de *Presque vivant* (Éd. NL, 2016), réussit avec brio à embarquer le lecteur dans une intrigue intelligemment construite habitée par des personnages crédibles.

ISBN-13 : 978-2377330300
ISBN-10 : 2377330304
Prix France TTC - 15€ | editionsNL.com

ANIMA NOCTIS

PIERRE-OLIVIER LACROIX

PIERRE-OLIVIER LACROIX

ANIMA NOCTIS



PIERRE-OLIVIER LACROIX

ANIMA NOCTIS

THRILLER

editionsNL.info

ISBN-13 : 978-2377330300
ISBN-10 : 2377330304

2e édition

Tous droits réservés
PIERRE-OLIVIER LACROIX
& NUMERIKLIVRES, Paris, France, 2016

Crédit photo couverture :
Chainat/fotolia

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web ou les réseaux d'échange et de partage de fichier. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

editionsNL.info

À mes parents pour leur soutien constant d'hier et d'aujourd'hui.

« Plus divins que les étoiles scintillantes,
nous semblent les yeux infinis
que la Nuit a ouverts en nous ».

Novalis, *Hymnes à la nuit*.

« Celui qui sait patienter au bord d'une rivière
verra flotter les corps de ses ennemis ».

Sun-Tzu, *L'art de la guerre*.

I
CORPUS

1. Boulogne-Billancourt

— Vivant ! Je suis vivant ! Vivant ! Je suis vivant !

Gaétan Leroy ne cessait de se le répéter pour exorciser ses démons intérieurs, comme il le faisait d'ordinaire lorsqu'il échappait à une mort certaine.

Si un psychiatre avait décelé en lui le symptôme profond à l'origine de ses angoisses, il lui aurait sans doute recommandé de suivre une thérapie à long terme.

De même, si sa compagne actuelle avait découvert qu'il souffrait en secret d'une peur malade de la mort, depuis le tout début de son adolescence, elle l'aurait sans doute plaqué du jour au lendemain, sans la moindre hésitation.

Car si Béatrice savait se montrer docile, elle pouvait aussi se révéler audacieuse, comme elle le lui avait encore prouvé, tout récemment. Directrice de production, au sein d'une des plus grandes agences publicitaires parisiennes, elle adorait se retrouver sur la brèche, aux prises avec des décisions périlleuses ou des situations stressantes.

Gaétan Leroy savait que l'une des raisons majeures, qui la retenait à ses côtés, tenait à cette forme de prudence aiguisée, qu'elle appréciait en lui et qu'il ne manquait d'ailleurs pas de lui prodiguer, lorsqu'ils se retrouvaient dans le cadre de leur intimité.

Pour autant, rien n'était définitivement acquis avec elle.

Aux dernières vacances, lors d'un séjour au Club Méditerranée de La Plagne, Béatrice s'était inscrite à un stage d'initiation au parapente et il n'avait rien fait pour l'en dissuader. Après tout, sa soif de défis avait toujours fait

partie de sa personnalité et représentait depuis leur rencontre l'une des principales conditions liées, paradoxalement, à l'équilibre fragile de leur relation.

Il avait même fait l'effort surhumain d'assister à son premier vol en tandem.

Bien à l'écart du vide qui s'ouvrait devant lui, à flanc de montagne, il l'avait vue s'élancer et crier de peur puis de joie en s'élevant dans le ciel pur.

Et c'est alors qu'il avait compris intuitivement qu'elle n'accepterait jamais de rester avec lui, si elle venait à deviner le problème qui l'habitait.

Malgré sa complicité et son écoute, la seule détermination de Béatrice pouvait la rendre fuyante, inaccessible.

Dans l'incertitude récurrente de ses sentiments vis-à-vis d'elle, Gaétan Leroy la comparait dorénavant à une fleur rare qu'il conservait encore dans sa paume grande ouverte, mais qui, au premier souffle, à la première brise, pouvait se laisser emporter sans résistance.

Pour lui, la Grande Faucheuse le tenait dans son collimateur, le guettait à tous les coins de rue, attentive au moindre de ses faux pas, et il n'y avait que dans l'exercice de ses fonctions qu'il parvenait à occulter ses angoisses morbides.

Depuis deux ans, il était consultant financier pour une grande banque, survolant le monde économique du haut d'un élégant bureau, situé au quarante-cinquième étage d'une majestueuse tour en verre de la Défense.

Mais, ce qui s'était produit le 11 septembre 2001 avait failli le contraindre à la démission.

Sa conviction selon laquelle il ne risquait pas de mourir dans un building s'était écroulée en même temps que les deux tours jumelles du World Trade Center.

Après un court arrêt-maladie, il avait finalement décidé de regagner son poste, luttant jour après jour et à l'insu de tous ses collègues, contre l'appréhension d'un hypothétique attentat qui, s'il se produisait, ne manquerait

pas de frapper de plein fouet le siège de la compagnie où il devait venir travailler chaque matin.

Gaétan Leroy redoutait aussi bien de faire partie des nombreuses victimes d'un drame spectaculaire, que d'être emporté au terme d'une longue maladie.

Il buvait peu, ne se droguait pas et ne s'autorisait qu'une cigarette par semaine, le vendredi soir, autour d'un traditionnel pot entre amis.

Cette vie, systématisée à l'extrême, n'en était pas moins supportable et, bon sang ! Il était en vie.

Le retour « Londres-Paris » qu'il avait pris en fin de journée s'était déroulé sans encombre, aussi admirablement que les négociations qu'il avait pu mener auprès de ses partenaires boursiers d'outre-Manche.

Malgré un ciel chargé de nuages gris, il n'avait pas eu à subir la moindre turbulence et aucun des quatre réacteurs n'avait pris feu en plein ciel.

Son avion s'était posé à vingt-deux heures trente-cinq, à Roissy Charles de Gaulle. Il n'était pas mort, pas encore tout du moins.

Cela ne pouvait être pour ce soir.

Trois jours auparavant, il avait réglé dans les moindres détails sa petite escapade nocturne, dans le cas peu probable où il survive.

Quand on réchappait à la mort avec tant de bravoure, il était bien normal de vouloir célébrer son retour à la vie.

Et il avait survécu.

Dans le même état d'esprit que celui d'un collégien facétieux, trépignant à l'idée de commettre une bêtise, il s'était lancé dans son inavouable projet en appelant Béatrice, dès sa sortie de l'aéroport.

— Ne m'attends pas, lui avait-il suggéré en regagnant sa Ford, garée dans l'un des parkings extérieurs du terminal.

— Pourquoi ? lui avait-elle demandé, sans doute affalée dans le canapé du salon, devant le dernier journal du soir.

— Parce que je viens d’atterrir et que je ne sais pas encore à quelle heure je serai rentré.

Gaétan Leroy s’était comme figé devant son véhicule.

Autour de lui régnait l’élégant silence de la nuit, d’autant plus superbe qu’il étouffait de sa force invisible le vague brouhaha citadin de l’horizon.

Il s’était soudain senti bien stupide et bien seul. Perdu au beau milieu de toutes ces rangées de voitures, dont les carrosseries brillaient comme des scarabées mécaniques à la lumière orangée des lampadaires.

Béatrice était restée en ligne, son mutisme renforçant en lui ce sentiment de dénuement extrême, paralysant et fascinant à la fois.

— Béa ? avait-il murmuré dans son portable, juste avant que sa conscience ne soit, elle aussi, totalement absorbée par les ténèbres.

La voix de Béatrice s’était alors fait entendre, à peine audible, lui parvenant d’une autre planète, à des milliers de kilomètres de là.

— Je me lève tôt demain, alors ne te presse pas, car je serai peut-être endormie quand tu arriveras.

À ce moment précis, il aurait pu tout arrêter.

Il aimait Béatrice même si, parfois, il éprouvait la désagréable impression de vivre bien plus à ses côtés que véritablement avec elle. Il aurait même pu la rejoindre sur le champ si ses incontrôlables pulsions n’avaient été plus fortes que tout.

— Je t’aime, avait-il ajouté, en attendant qu’elle lui fasse le même aveu, sous la forme trompeuse d’une odieuse bénédiction.

— Moi aussi, avait-elle enfin soufflé, avant de raccrocher.

Bingo !

Et Gaétan Leroy avait coupé la communication en songeant qu’il aurait pu vivre avec l’évidence que toute réaction humaine était nécessairement plus ou moins prévisible si lui-même n’avait été frappé d’une terreur atypique de la mort.

Vivant ! Je suis vivant !

À cette heure avancée, le trafic était plutôt fluide.

Si le crash aérien n’avait pas eu lieu, il semblait aussi que le carambolage mortel ne soit pas, non plus, au programme de la soirée.

Gaétan Leroy avait tout d’abord emprunté l’A1 puis suivi le boulevard périphérique en respectant scrupuleusement les limitations de vitesse avant de rejoindre le sud-ouest de la capitale.

Il se moquait bien de savoir depuis combien de temps il roulait.

Après tout, il avait prévenu Béa et c’était bien là la seule chose qui lui importait.

Il était donc libre, protégé de tout remords par le voile d’ombre qui recouvrait tout : les rues, les immeubles et les quelques vagabonds qui, comme lui, avaient choisi l’errance pour seule destination.

Au lever du jour, l’aurore effacerait la honte de ses actes.

Car la nuit jetait un camouflage enchanté sur les fous. Sur ces âmes perdues, qui ne cherchaient rien, sinon l’oubli de soi et des autres.

Arrivé à la Porte Dauphine, Gaétan Leroy s’arrêta au niveau de la première pharmacie qu’il trouva.

Dans le prolongement de la devanture grillagée, au-delà de laquelle il était impossible d’entrevoir autre chose que le néant, se trouvait un distributeur de préservatifs.

Il jeta un rapide coup d’œil alentour pour s’assurer que personne ne l’observait et glissa quelques pièces dans la machine.

Quelques bourdonnements sourds, électriques.

Le distributeur régurgita une petite boîte en carton qu'il glissa dans la poche droite de son pantalon.

Il redémarra.

Il contourna la place du Maréchal de Lattre de Tassigny avant de prendre la route de Suresnes.

Ici s'ouvrait le territoire interdit. Un monde éphémère dont la perpétuelle résurrection ne se déroulait qu'entre minuit et cinq heures du matin.

Le bois de Boulogne.

Gaétan Leroy passa devant le complexe du Racing Club de France, longea sur quelques mètres encore la bordure du lac Inférieur puis stoppa à l'embranchement du Carrefour des Cascades.

Sur le tableau de bord, l'horloge encastrée près de l'autoradio scintillait comme une luciole. Mais elle était complètement fichue. Les chiffres à cristaux liquides sur le cadran phosphorescent ne formaient plus qu'une tache noire, semblable à une tumeur.

Gaétan Leroy alluma donc la veilleuse, au-dessus du pare-brise et consulta sa montre. Minuit vingt.

Il était à découvert, son habitacle maintenant bien visible, telle une grosse étoile brillante, en plein cœur des ténèbres.

Les prostituées et autres travestis qui arpentaient les fourrés et les principales artères des environs n'allaient plus tarder à le repérer, attirés par la clarté du véhicule comme une nuée de moustiques, subjugués par le néon ultra-violet d'un piège lumineux.

Il coupa la veilleuse, ses phares et son moteur, regrettant déjà de ne pas avoir fait comme à son habitude. D'ordinaire, lorsque ses instincts le poussaient à tromper sa Béa, il cueillait une fille de l'Est à proximité de Vincennes. Quelques billets glissés entre ses seins, une fellation furtive et le tour était joué.

Pourquoi s'était-il ainsi jeté dans l'inconnu, lui qui refusait d'ordinaire de prendre le moindre risque ?

Qu'attendait-il d'un endroit pareil ?

Ces lieux traînaient une réputation sulfureuse, malsaine et dangereuse.

Avait-il voulu s'en assurer par lui-même ?

Non. Il ne s'était pas aventuré jusqu'ici pour satisfaire une curiosité douteuse.

Était-il alors en quête d'une relation extra-conjugale, plus exotique qu'à l'accoutumée ?

Ce n'était pas cela non plus. Il n'obéissait qu'à des fantasmes très classiques, ceux de monsieur tout le monde. Cette exploration inédite ne devait provoquer qu'un agréable changement, rien de plus.

Mais l'excitation et la montée du plaisir n'étaient pas au rendez-vous.

Les mains collées au volant, il tentait plutôt de se raisonner. Car il se sentait menacé, comme aveuglé par les chimères qu'il imaginait, tapies dans l'ombre.

Il ferma les yeux pour retrouver son calme.

Il n'était plus un enfant, depuis longtemps.

Seuls les petits garçons ou les petites filles étaient autorisés à avoir peur la nuit.

Lorsque la panique l'eut définitivement quitté, il regarda à nouveau droit devant lui. Il ne distinguait toujours rien.

Le bois de Boulogne était un trou noir dans le sillage de la galaxie parisienne.

Il avait toujours existé à l'état sauvage. Nul ne s'était jamais risqué à le transformer. Privé d'éclairage urbain et d'habitations, souvent mal entretenu, couvert de broussailles, d'épines et d'ordures, le territoire interdit avait su conserver, au fil des siècles, son inquiétante identité et préserver son autonomie quasi monstrueuse.

Ce pouvait-il que les non-initiés qui osaient le braver soient irrémédiablement condamnés à disparaître ?

Gaétan Leroy y réfléchirait plus tard. Le plus urgent était de déguerpir. Il donna un quart de tour à la clé de contact. Les phares de la Ford se rallumèrent et le moteur

toussota. C'est alors qu'il vit les chimères dans le miroir de son rétroviseur.

À la clarté lunaire réfractée par les eaux sombres du lac Inférieur, il distinguait à présent deux silhouettes mélangées. Des créatures aux contours flous, plus noires que la nuit elle-même, semblables aux marionnettes d'un théâtre d'ombres chinoises.

Un homme retenait une femme par l'arrière du cou, contre un arbre au tronc large.

Elle ne cherchait pas à se débattre. De dos, légèrement cambrée en arrière dans une posture lascive, elle invitait son partenaire à accomplir son office.

Gaétan Leroy n'entendait plus le ronronnement de sa voiture, trop absorbé par les prémices du petit spectacle auquel il avait l'infini privilège de pouvoir assister.

L'apparition miraculeuse de cet homme, sur le point de prendre sauvagement cette petite garce par-derrière, lui provoquait même un début d'érection.

— Vas-y, vas-y, baise-la ! murmura-t-il en se touchant.

Avenue Émile Zola, dans le 15^e arrondissement, de l'autre côté de la Seine, Béatrice s'endormait.

D'une main, l'homme effleurait maintenant la chevelure de la femme. De l'autre, il farfouillait dans ce qui devait être, la poche intérieure de son blouson.

— Ce con a perdu ses capotes ! se dit Gaétan Leroy, amusé par la tournure cocasse que prenaient les événements.

Il aurait pu se manifester et dépanner l'homme en préservatifs, à la seule condition qu'en retour, ce dernier accepte, bien sûr, de partager avec lui, les charmes de sa conquête. Sa part immonde le titillait.

Si Béatrice avait pu lire dans sa tête comme dans un livre ouvert, si elle avait pu faire ça...

Tout en vérifiant que la petite boîte en carton n'avait pas glissé par mégarde sous son siège, Gaétan Leroy décida d'ouvrir sa portière, mais se ravisa aussitôt.

Sans le savoir, il venait de prendre la plus sage décision de sa vie.

L'homme avait trouvé ce qu'il cherchait. Tout en resserrant son étreinte, il venait d'extirper ce qui ressemblait de loin à un gros calibre.

Quelques instants plus tôt, Gaétan Leroy était aveugle ; désormais, il était pétrifié à la seule vue de l'arme.

— Oh, putain ! souffla-t-il, tout en sachant par avance ce qui allait se produire.

L'homme plaça le long canon de son pistolet contre le cou de sa proie puis tira. Au moment où il pressa la détente, il n'y eut pas de détonation, juste un bruit sec d'air comprimé.

Secoué de spasmes incontrôlables, le corps de la femme se mit à gigoter tel un pantin désarticulé. L'homme l'immobilisa, s'écartant d'elle afin d'éviter les gerbes de sang qui jaillissaient à intervalles irréguliers de l'arrière de sa tête.

Vivant ! Je suis vivant ! Vivant ! Je suis vivant !

C'était toujours le cas, mais pour combien de temps encore ?

Gaétan Leroy enfonça la pédale de l'accélérateur. Le moteur rugit inutilement puis, cala net. Le frein à main. Il avait oublié de le desserrer.

En apercevant la Ford, l'homme lâcha sa victime inanimée. La jeune femme ne s'effondra pas sur l'amas de feuilles mortes à ses pieds, mais resta, au contraire, bien accrochée à l'arbre. Même si ses tremblements s'étaient estompés, elle continuait à se vider de sa substance vitale, le sang giclant toujours par saccades, traçant dans l'air d'improbables geysers.

— Merde, merde, merde !

Gaétan Leroy s'acharnait à redémarrer. La mort marchait lentement vers lui, certaine qu'il ne lui échapperait pas. L'homme visa les pneus de la Ford et tira encore, à deux reprises.

Gaétan Leroy sentit le véhicule chavirer sur la gauche et pria. Il songea à son père, à sa mère et enfin à Béatrice. Il pensa aussi à son assassin et se dit que ce taré jouait rudement bien de la gâchette.

Malgré toutes ses précautions, la fatalité avait fini par le rattraper.

La vitre de sa portière éclata en mille morceaux et la dernière vision qu'il emporta dans la tombe fut celle des copeaux de verre securit se répandant sur ses genoux, pour dessiner la carte miroitante d'une constellation grotesque.

2. Ne pas subir

José Coleda aimait bien son travail même s'il lui arrivait de contester le maigre salaire que lui versait, tous les mois, la municipalité. Il n'avait que trente-deux ans et son poste d'agent d'entretien, aux parcs et jardins de la ville de Boulogne-Billancourt, pour lequel il avait même passé un concours, n'était par pour lui déplaire. Ce job avait ses bons côtés. Il était toujours dehors, au grand air.

Incapable de tenir en place, il n'avait, de toute façon, jamais envisagé de faire carrière dans l'administration, cloisonné entre les quatre murs d'un bureau.

Lors de ses rondes, sur les chemins les plus fréquentés comme dans les coins les plus reculés du bois, on lui laissait aussi la permission d'emmener son berger allemand à condition qu'il soit toujours tenu en laisse.

Enfin, cerise sur le gâteau, même s'il devait se lever tous les matins aux aurores, il terminait son service à treize heures et disposait de tous ses week-ends. Et justement demain, on était samedi, le jour béni dont José Coleda attendait chaque semaine l'éternel retour, avec une fiévreuse impatience. Selon lui, chaque jour férié et son cortège de petits délices personnels justifiaient bien quelques sacrifices.

Jusqu'à l'échéance fatidique du dimanche soir, il se lâcherait carrément et claquerait une bonne partie de son fric, comme bon lui semblerait. Il irait sûrement faire un bowling, inviterait sa copine à dîner dans son restaurant japonais préféré et enfin s'achèterait quelques CD dans un grand magasin des Champs-Élysées.